

ROBERTO J. PAYRO
LA MER D'EAU DOUCE

V

L'AMBASSADEUR de MANUEL 1^{er}

Le domestique réapparut au bout d'un instant, amenant un homme dont l'aspect n'était en rien commun. Petit de stature et aux épaules robustes, il avait un torse athlétique, d'énormes pieds chaussés de cuir grossier, de grosses mains courtes et calleuses, dont l'articulation des doigts se mouvait avec une gaucherie plus apparente que réelle. Il portait une moustache fournie à l'espagnole, d'un noir-roux, comme roussie par le soleil, et une barbe de soldat, qui accentuaient le hâle de son visage de bronze brun ; cela, complété par l'éclat de ses petits yeux de jais, postés derrière de très épais sourcils, lui conférait une expression plus que martiale : menaçante. Arrivé en transpirant, les cheveux ébouriffés et le nez camus, on aurait dit un lion de mer qui venait de sortir de l'eau.

- *Etes-vous Diego García ?* – demanda Solís en se levant à peine pour le recevoir.
- *De Moguer, votre seigneurie* – répondit l'homme avec un accent andalous très prononcé, pendant qu'il avançait en saluant

et en se balançant comme s'il avait été à bord d'un navire.

- *Francisco de Torres, mon beau-frère, dit que vous êtes un bon marin ...*

Diego García plissa son front entre ses sourcils et, agitant le béret qu'il tenait à la main, aboya plus qu'il ne dit, en zézayant :

- *Votre beau-frère me connaît bien ! Je sais tout ce que dans la pratique, peut savoir un navigateur et, en pleine mer de même qu'entre entre des caps, je défie les plus pédants qui attendent tout des étoiles et qui, dès que le ciel se couvre, sont perdus ; ils n'auront pas mon expérience pour faire franchir à un navire le chas d'une aiguille, comme je l'ai fait plus d'une fois ... J'ai fait mes preuves et n'en dis pas plus, car ce n'est pas bien de se vanter ...*

- *Avez-vous déjà exercé un commandement ?*

Un énorme sourire tordit le visage du marin.

- *Plus d'un mousse a dit que suis fait pour être capitaine – dit-il avec ironie – mais j'ai commandé de grandes embarcations et qui ne se balançaient pas sur de l'eau douce, Dieu m'en soit témoin !*

Solís, qui l'avait observé avec une grande curiosité, ajouta – cela se voulait plus une affirmation qu'une question – :

- *Convainquez-moi que vous êtes un serviteur loyal et un ami sûr.*
- *Je mets un point d'honneur à être loyal et*

quant à l'autre point ... Il vaut mieux m'avoir comme ami que comme ennemi.

- *Vous y entendez-vous bien à la manoeuvre ?*
 - *insista Solís pour le faire parler, amusé par sa façon âpre de s'exprimer.*
- *Que Saint-Diego, mon patron, m'en soit témoin ! Je vous l'ai déjà dit : j'ai plongé dans la mare tout jeune et, grâce à Dieu et à mes poings, j'ai été matelot, gabier, patron, second maître d'artillerie, contremaître, maître d'équipage et beaucoup plus, même sans titre, car pour moi les titres cela ne me paie pas s'ils ne sont pas bien mérités, comme les vôtres ... Donc, votre seigneurie, la manoeuvre et moi formons un tout ! ...*
- *Comme une seule personne ! ... Mais, venons-en au fait. Cela vous plairait-il de naviguer sous mes ordres dans une certaine expédition qui peut être longue et difficile ?*
- *Peu m'importe qu'elle soit longue et difficile ... Tout dépend de ce que cela me rapportera ...*
- *Ce n'est pas non plus de tout repos ... Vous gagneriez comme maître d'équipage ...*
- *Sur un navire de votre seigneurie ? ... Cela me plaît ! N'en dites pas plus ...*
- *... mille cinq cents maravedis par mois.*
- *Cela me convient aussi.*

Et, après une très courte pause, il demanda très tranquillement :

- *Quand lève-t-on l'ancre ?*

- *Ne voulez-vous pas savoir dans quelles conditions et pour quelle destination ?*
- *Savoir que votre seigneurie commande me suffit. Je ne suis pas très curieux ; plus loin on ira, mieux ce sera et plus cela rapportera. Et puis ... on murmure que vous songeriez à progresser très loin vers le Sud ...*
- *Il ne faut pas se fier aux racontars.*
- *Veuille Saint-Diego que ce soit la vérité !*
- *Pouvez-vous enrôler des gens valables, quelque dix hommes éprouvés ? – l’interrompt Solís, changeant de sujet –. Je dispose déjà de quelques vieux marins, des gens que je connais et sur qui je peux compter mais il m’en faut plus ... soixante en tout.*
- *Vous les aurez, votre seigneurie. Il n’y a pas, dans tous les ports espagnols de la Méditerranée et de l’Océan, un seul homme – à moins qu’il ne soit novice – capable de prendre un ris, que Diego García de Moguer ne connaisse pas.*
- *Parfait ! Francisco de Torres vous donnera de l’argent pour les arrhes. Allez à Séville et négociez avec les vaillants que vous rencontrerez, tant là qu’à Palos et ailleurs, mais ne parlez ni de destination ni de date pour l’embarquement ... Torres vous donnera également des lettres afin que mes armateurs vous comptent, dès aujourd’hui, le salaire de maître d’équipage ; quant aux autres*

conditions, rassurez-vous : elles seront à votre convenance ... Mais, chut ! Ne vous laissez pas mener en bateau et renforcez la ralingue !

- *Ne vous inquiétez pas, votre seigneurie, Saint-Diego m'en soit témoin ! Tel maître, tel valet !*
- *Eh bien, au revoir, Diego García ...*
- *De Moguer ... Que Dieu préserve votre seigneurie.*
- *Pourquoi répétez-vous toujours de Moguer ? –*
demanda par curiosité Solís, en l'arrêtant.
- *Eh bien ... parce que je suis né à Moguer et que, malgré cela, de mauvaises langues veulent absolument faire de moi un Portugais pour me brouiller avec les seigneurs d'ici ; afin d'améliorer mon pain quotidien, je me suis efforcé de bien mettre les choses au point ... Par ailleurs, il existe autant de Diego García que de cigales dans un verger.*
- *As-tu, par hasard, servi de l'autre côté ?*
- *Hé ! Suffisamment pour connaître de vue et de réputation un certain navigateur espagnol surnommé là-bas, par malveillance, Bouffées de bagasse ...*
- *Je vois, je vois, Diego García.*
- *... De Moguer !*

Solís sourit légèrement mais n'ajouta pas un mot, se bornant à répondre d'une inclinaison de tête à la révérence maladroite par laquelle, déjà sur le seuil de porte, prit congé l'hirsute Diego García de Moguer. **(N.d.T. : TORIBIO MEDINA,**

pp. CCCXXX- CCCXXXI)

Le soleil commençait à décliner et on entendait, parvenant de la rue, la rumeur de voix et de pas. Juan de Solís ceignit son épée, prit son chapeau à plumes et, se caressant la barbe d'un geste mi-préoccupé mi-ironique – qui correspondait à sa pensée profonde –, il alla frapper à la porte de la chambre de son beau-frère. Ce dernier, déjà debout et ayant revêtu des habits de couleur, s'empressa d'en gagner la sortie.

- *Me voici, prêt à entrer en lice* – déclara Torres.
- *Allons-y donc, mon frère, puisque le moment est venu* – répondit Solís.

Il se rendait, enfin, au rendez-vous fixé à plusieurs reprises par l'ambassadeur Vasconcelos, avec l'intention secrète de donner une petite leçon aussi inattendue que savoureuse au maître ès diplomaties. Il avait l'esprit revanchard.

Vasconcelos ne séjournait pas dans l'auberge de Paredes, la seule acceptable à Logroño, remplie à l'époque d'une nuée de courtisans qui suivaient avec acharnement le Roi dans ses continuels déplacements, courtisans qui n'avaient pas trouvé à se loger sur son lieu de séjour champêtre de Mansilla. Vasconcelos avait investi ses *reales* dans une demeure patrimoniale que ses propriétaires, absents, lui avaient cédée ; et si son aménagement n'était pas luxueux, elle lui offrait toutes les commodités que l'on pouvait désirer dans une vieille demeure d'une ville de

province, sans que fût défaut l'indispensable de la vie quotidienne : ni les domestiques prévenants, outre les siens, ni les montures et attelages, même si, ayant l'habitude de se rendre à la Cour, il avait amené son carrosse.

Dès qu'on lui eut annoncé sa visite, il reçut Solís et son beau-frère dans la salle qui lui servait de bureau, dont les meubles, prenant presque tous appui contre les murs, étaient alignés dans une formation correcte. La grande table en chêne près du pan de mur avec sa nappe verte, sa lampe en cuivre, son écritoire et son sablier en étain, garnie de quelques gros livres et de liasses de papiers, ainsi que la natte de joncs qui couvrait en partie le pavement rugueux et inégal, ne parvenaient pas à atténuer la sensation de vide, de sévérité, de tristesse et de vétusté de la vaste pièce.

Don Juan Méndez de Vasconcelos était un quinquagénaire de haute taille, mince, de constitution forte et sèche comme un homme destiné à connaître la longévité, au visage maigre et olivâtre, aux grandes moustaches dites alors "*en garde de poignard*", à la barbe noire et bouclée avec l'une ou l'autre touffe de poils chenus, aux mains longues, ligneuses comme du bois, et aux petits yeux gris bruns, inquiets et inquisiteurs. Il était vêtu de noir, arborait, croisée sur sa poitrine la bande rouge de la grande croix de l'ordre militaire portugais du Christ, et, brodée en relief du côté gauche du pourpoint, la croix rouge fleur-de-

lysée de l'ordre espagnol de Calatrava, que don Ferdinand et doña Isabelle lui avaient décerné pour avoir négocié le mariage de l'infante doña Isabelle d'abord avec le prince don Alfonso de Portugal – dont elle se retrouva veuve – et, plus tard, avec le roi Manuel, dont le fils (**N.d.T.** : Michel de la Paix), s'il avait vécu, aurait régné sur toute la péninsule ibérique ... A la Cour, par moquerie, on disait que le hautain Vasconcelos ne quittait pas ses distinctions même pour dormir.

- *Bienvenue* – dit l'ambassadeur, en portugais, d'une voix profonde et sourde. – *Je commençais à croire que je devrais aller vous chercher moi-même, bien que ce soit votre intérêt qui vous appelle ... Et je vous attendais beaucoup moins si bien accompagné.*
- *Celui qui m'accompagne, Excellence, est mon beau-frère, Francisco de Torres, pour qui je n'ai pas de secrets ... Dans une de ses missives, Votre Excellence me faisait savoir qu'elle verrait volontiers mon frère, qui rapporte des nouvelles du Portugal ; mais le malheureux est au plus mal, ne peut pas se déplacer pour le moment, et mon beau-frère qui, selon mon coeur, est autant mon frère que l'autre, sinon plus, vient pallier cette lacune.*
- *C'est bon* – grommela l'ambassadeur, visiblement contrarié.
- *Votre Excellence me pardonnera de n'être pas venu plus tôt* – continua Solís – *car elle ne doit*

pas ignorer mes nombreuses obligations, ma présence passagère à Logroño et les fréquents voyages auxquels me contraint le service de Son Altesse. On n'aura pas manqué, car on ne manque jamais d'informer Votre Excellence à ce sujet, qui n'est pas une simple excuse ... Mais, dès que cela m'a été possible, je me suis empressé de me rendre au service de Votre Excellence ...

Préparant son exorde, Vasconcelos tarda à prendre place à la table, comme pour présider, tout en indiquant d'autres sièges aux Espagnols.

- *Donc, en ce qui vous concerne, je peux parler ouvertement en présence de votre beau-frère?*
- *De ce que dira Votre Excellence, il n'y a rien que Francisco de Torres ne sache déjà ou, du moins, qu'il ne devinera.*

L'ambassadeur s'éclaircit la gorge et, d'une voix encore plus profonde, il se lança :

- *Avec un homme comme vous, Juan Díaz, les subtilités et les détours ne servent à rien. C'est pourquoi je vais vous parler, davantage que comme un ambassadeur, comme quelqu'un qui vous veut du bien et cherche ce qu'il y a de mieux pour vous.*

Solís ébaucha une révérence.

- *Eh bien ... don Manuel, mon roi et maître, désire naturellement – comme c'est notoire, parce qu'il ne tente de le dissimuler à qui que ce soit –, étendre et consolider ses conquêtes,*

rien de plus que ses conquêtes légitimes, aux Indes et en Afrique. Pour cela, il a besoin de marins et de soldats à toute épreuve, des gens énergiques et capables ... Parmi ces derniers, qui ne sont nombreux ni au Portugal ni ailleurs, il ne lui est pas possible d'oublier ceux qui, comme vous, ont rendu des milliers de services à son royaume ... Et si Son Altesse ne s'en était pas souvenue, j'étais ici pour lui rafraîchir la mémoire ... Ce ne fut pas nécessaire. De sa propre initiative, elle a daigné m'envoyer à votre recherche et vous propose de revenir au Portugal, où l'on vous traitera et favorisera comme vous le méritez.

- *Votre Excellence semble oublier – répliqua Solís avec une candeur simulée – que Son Altesse le Roi d'Espagne m'a dispensé il y a peu la faveur de me nommer son pilote principal et que je suis le premier Espagnol nommé à une charge aussi élevée... Ce serait répondre honteusement à une telle faveur et, en outre, Votre Excellence conviendra avec moi que Son Altesse le Roi Manuel ne voudrait ni ne pourrait rien m'offrir d'analogue ...*

Le regard inquisiteur de Vasconcelos tenta de pénétrer les pensées intimes de Solís. Au bout d'une seconde, il dit, avec un calme glacial :

- *Mais, n'êtes-vous pas portugais ?*
- *Je suis né à Lebrija : alors que j'étais en bas âge, mes parents ont émigré au Portugal ...*

Tout le reste est sans fondement – rétorqua Solís.

- *Laissons ce point ... Je voudrais vous dire que les faveurs royales ne peuvent pas avoir de limites pour les bons serviteurs. Si vous étiez au Portugal – que je continue à croire votre patrie – vous ne perdriez rien en ce qui concerne les honneurs et les avantages, et votre avancement serait plus grand que tout ce que vous imaginez ... Quoi que vous demandiez, ce ne sera pas une vaine prétention. J'ai les pleins pouvoirs de Son Altesse et je sais ce que vous valez ... Dans le pire des cas, votre situation au Portugal, quant au pouvoir, aux richesses et aux titres, surpassera de loin l'actuelle, parce que vous savez bien qu'ici – que le roi Ferdinand me pardonne ! – promettre n'est pas donner, comme dit le proverbe castillan.*

Vasconcelos se tut pour voir venir mais le navigateur resta impassible.

- *Il me serait extrêmement difficile – finit-il par dire – de quitter le service d'un maître qui m'honore de sa confiance et beaucoup plus maintenant car, comme Votre Excellence doit très bien le savoir, il veut me mettre à la tête d'une expédition importante pour lui et dont les difficultés m'attirent et me stimulent. Même venant de Son Altesse le Roi son gendre, qu'il appelle « fils » et veut considérer comme tel,*

ce serait une noire trahison, que seuls l'intérêt et la convoitise pourraient justifier ou, plutôt, expliquer ...

Le ton de Solís était tellement insinuant que Vasconcelos se dit : *"Celui-là, je vais lui tirer les vers du nez et, ensuite, je le mène par la longe au pâturage"*. Et, à voix haute :

- *Mais si le roi Ferdinand veut vous confier une telle expédition, il est clair qu'il ne vous l'a pas encore confiée et il se peut qu'à mi-chemin ...*

Francisco de Torres qui, jusqu'alors, avait observé, muet et immobile, s'agita sur sa chaise comme pour donner l'alerte à Solís, sûr que le Portugais lui tendait un piège, pas très subtil, dans lequel ce dernier parut, pourtant, tomber en toute innocence.

- *Monsieur l'ambassadeur se trompe ! – s'exclama-t-il avec une apparente légèreté – Les préparatifs de l'expédition sont déjà en cours ...*
- *Et où se rend l'expédition ?*
- *Son Altesse veut garder le secret ...*
- *Vous savez que je suis votre ami.*
- *Hé, il ne s'agit que d'une petite flottille que je dois piloter pour savoir et découvrir ce qu'il y a là-bas.*
- *Votre destination n'est-elle pas Malacca ?*
- *Non, Excellence ; je vais seulement déterminer la ligne de démarcation.*



Vasconcelos se leva et se mit à arpenter la pièce à pas lents. Solís et Torres se mirent debout. C'était ce que cherchait l'ambassadeur car, prenant immédiatement Solís à part, il lui murmura à l'oreille :

- *Ne seriez-vous pas plus prudent en pensant que la faveur d'aujourd'hui peut, en quelques jours, s'évanouir comme de la fumée ? ... Don Ferdinand a la réputation de ne pas être très ferme ni très constant ... Vous avez, à l'affût, des ennemis puissants. Les officiers de Séville ne cesseront pas leurs hostilités, ils continueront à vous opposer toutes sortes d'obstacles, ils n'arrêteront pas tant que vous ne serez pas bloqué à terre ...*
- *Votre Excellence a raison en ce qui concerne les buts de ces messieurs – murmura sourdement Solís.*
- *Bien sûr que j'ai raison ! Largement raison ! J'en sais plus que vous ne savez vous-*

même... Je sais que "ces messieurs", comme vous dites, ont fait mener au Portugal une enquête secrète sur votre conduite passée et, tout particulièrement, sur la prise d'une caravelle royale, dont on vous a accusé en 1494 ...

Solís, sarcastique, l'interrompt :

- *Ici, entre nous, cette enquête n'aurait-elle pas été commanditée par certain ambassadeur, à qui cela conviendrait que je sois écarté du service de don Ferdinand ? Ce haut personnage ne voudrait-il pas utiliser ce prétendu acte de piraterie contre le Portugal afin que, ensuite, ce même Portugal me récompense, m'honore et me glorifie ... soit par des charges, soit tout simplement par un gibet ?*
- *Vous pouvez être sûr que ...*
- *Je le suis déjà autant que possible ... Envoyée par Son Altesse en personne, j'ai en ma possession une ordonnance de sécurité avec toutes les conditions requises ...*
- *Une ordonnance de sécurité !*
- *Comment ? Votre Excellence l'ignorait ? Mais c'est indubitable – S'adressant à son beau-frère – : Francisco, dis à son excellence ce que mon frère Blas m'a rapporté du Portugal.*
- *Une ordonnance signée par le roi don Manuel afin que, si tu le souhaites, tu puisses entrer, circuler dans le royaume sans que personne*

ne t'importune, et en ressortir librement et tranquillement quand cela te plaira.

- *Vous voyez bien – dit Solís à Vasconcelos.*
- *Vous voyez bien – répéta Vasconcelos à Solís.*
- *Il n'empêche que je n'irai pas au Portugal. Malgré l'ordonnance, je crains beaucoup que l'on me tienne pour suspect et que Son Altesse me fasse arrêter le jour où je m'y attendrai le moins.*
- *Comment ! Vous osez mettre en doute la parole et la signature du Roi mon seigneur !*

A ce stade de la conversation, Francisco de Torres monta au créneau :

- *Il a ses raisons ! Nous avons nos raisons ! ... On doit à Blas trois cents ducats à la Casa da Guiné, et à Juan, ici présente, pas moins de huit cents ... On n'a pas donné suite à toutes ses réclamations. Le Roi lui a remis, à plusieurs reprises, des ordonnances signées de sa main afin qu'on les lui paie et ... choux blanc ! Cela nous fait une belle jambe la signature, si l'intention n'est pas suivie d'effet!...*

Vasconcelos devint vert mais, se contenant et essayant de se calmer, il dit à Solís :

- *Pour parler franchement, votre sauf-conduit prouve, plus d'autres papiers, que nous avons besoin de vous ... Son Altesse est résolue à vous gracier pour la piraterie et l'homicide ...*
- *Piraterie, homicide ! Votre Excellence,*

également, croit à ces fables ? Si homicide il y avait, tel que le relatent les commères et les imbéciles, en l'occurrence pour laver mon honneur, je mériterais d'être applaudi, pas condamné ... Ce sont des contes de vieilles femmes ...

- *... et à vous confier – poursuit Vasconcelos, comme s'il n'avait pas été interrompu – une grande et forte flotte ainsi que la gouvernance de tout ce que vous découvrirez ... Alors, vous pourrez dire à plus forte raison : "hormis le roi, personne" ... (N.d.T. : ROJAS ZORRILLA)*
- *La proposition, bien que vague, est flatteuse – dit Solís avec beaucoup de calme –. Elle ententerait plus d'un, en ces temps où l'on accourt sans déshonneur où vous appelle votre intérêt ... Mais je répète à Votre Excellence qu'il ne m'est pas facile de servir un maître qui m'a privé de salaires durement gagnés, Dieu m'en est témoin, et qui a permis un déni de justice, sur base duquel on m'a poursuivi au Portugal ...*
- *Les salaires peuvent être payés, on peut faire taire la calomnie, et la faveur est le grand dédommagement de l'injustice – fit remarquer Vasconcelos, toujours davantage déconcerté – « Après la pluie vient le beau temps », dit le proverbe.*

Torres, à nouveau silencieux, riait sous cape.

- *Il est certain – reprit Solís – que les Officiers de Séville peuvent beaucoup ; il est certain, aussi, qu'ils m'aiment peu, mais ... le roi me soutient. Et, si Votre Excellence ne le prend pas pour un manque de courtoisie, il vaudrait mieux mettre fin ici à cette conversation, qui ne mène à rien et qui n'a pas même le mérite de la franchise.*
- *Halte-là ! – s'exclama Vasconcelos –. Je vous ai déjà dit que je peux vous faire des propositions concrètes ... Je vais vous les faire ...*
- *Votre Excellence sait aussi bien que moi que ce serait inutile. Je ne me sens pas disposé à écouter davantage de propositions. Et j'avoue à Votre Excellence que si je suis venu et que je vous ai écouté, c'est uniquement pour faire honneur à votre personne, qui mérite de ma part le plus grand respect ...*
Vasconcelos, furieux, fit une légère inclination de la tête.
- *Même s'il n'y avait pas de litige entre moi et le Portugal et son souverain – poursuivit Solís –, même si je devais leur témoigner de la gratitude et non de la rancœur, la confiance de mon roi suffit à m'arrêter. Quant à l'argent, j'en ai assez pour moi et les miens, et il en entrera dans ma poche sans que je doive courir après ...*
- *Mais, sans porter préjudice à qui que ce soit,*

vous pourriez me dire ... Cette flottille ... ce voyage ...

- *Allons ! Vous avez de bons espions à la Cour et à la Casa de Contratación ... Vous-même l'avez avoué. Vous en savez plus que moi.*
- *Voyons : On m'assure que ...*
- *La démarcation convenue dans le traité de Tordesillas doit passer du papier à la réalité, sur les mers et sur les terres ... Vous savez tout.*
- *Si c'est votre dernier mot ...*
- *Et le premier.*
- *Peut-être aurez-vous à le regretter. Quand les rois se donnent l'accolade, les vassaux doivent progresser à tâtons.*
- *Votre roi m'importe peu.*
- *Cette audace ! – s'exclama l'ambassadeur, indigné.*
- *M'avancerais-je en disant la même chose de Votre Excellence ? A l'abri de sa fonction, Votre Excellence tente de corrompre et d'acheter un vassal du roi Ferdinand, un de ses hommes de confiance ...*

Vasconcelos se mordit les lèvres et, ne dissimulant plus sa colère, rugit en portugais :

- *Tu n'iras pas très loin, Joao Dias !*
- *Pas plus que nécessaire ... Partons, Francisco, mon frère.*

Et après avoir balayé la natte de joncs avec les plumes de son chapeau, dans une très

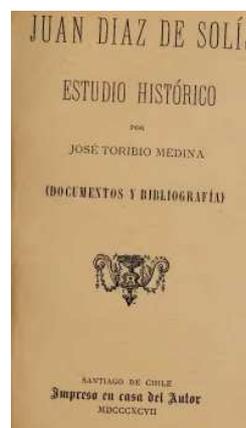
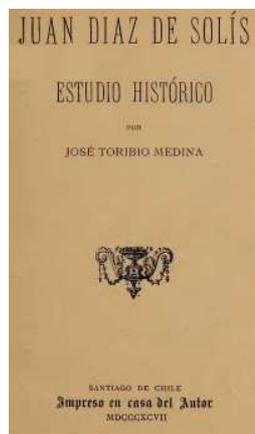
profonde révérence, Solís sortit de la pièce, puis de la maison, suivi de Francisco de Torres, laissant l'ambassadeur déconcerté et perplexe.

© 2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

Notes du traducteur (N.d.T.).

"*Bofes de bagazo*", voir page XXV in :
TORIBIO MEDINA, José ; **Juan Díaz de Solís. Estudio histórico** ; Santiago de Chile, impreso en casa del autor ; 1897, CCCLII + 252 p. (deuxième livre : « *documentos y bibliografía* »)

<http://booksnow1.scholarsportal.info/ebooks/oca9/32/juandazdesol100medi/juandazdesol100medi.pdf>



Nous trouvons dans ce livre également des lettres de l'ambassadeur Juan Méndez de Vasconcelos au roi Manuel 1^{er}, concernant Juan Díaz de Solís. Voici le début de celle du 30 août 1512 :

30 de Agosto de 1512.

XXX

CARTA DEL EMBAJADOR JUAN MÉNDEZ DE VASCONCELOS AL REY DE PORTUGAL ACERCA DE VARIOS PARTICULARES TOCANTES Á JUAN DIAZ DE SOLIS.

Torre do Tombo, gav. 15, m. 10, n. 39.

Senhor: Jam Dias de Solis, o piloto, que me Vossa Alteza escreveo que lhe disserao que hia a Malaca, está aquí; e mandeio muitas vezes buscar, e oje falei co ele, e veo co ele hu seu ir-mao, que diz que foi a India, e que tem na casa da India mais de trezentos ducados. E o que tomei de Joao Diz he, que ha d'ir como vier h'Abril co tres navios; a saber: hu de cento e sesenta, e

(Lettre complète **XXX**, entre les pages 85 et 88.)

Il y a une autre lettre, **XXXI**, du 7 septembre 1512, entre les pages 89 et 98.

“Del rey abajo, ninguno (y labrador más honrado)” (ou **García del Castañar**), pièce de théâtre, difficilement datable, de Francisco de ROJAS ZORRILLA (1607-1648) :

<http://biblioteca.org.ar/libros/130456.pdf>

Etude (1910) d'Edouard LAGET sur cette pièce :
<https://ia801006.us.archive.org/16/items/delreyabajoning00roja/delreyabajoning00roja.pdf>

Pour la traduction française, voir : Frédéric MANCIER, ***Le modèle aristocratique français et espagnol dans l'œuvre romanesque de Lesage: l'histoire de Gil Blas de Santillane, un cas exemplaire*** ; Paris ; Presses Paris Sorbonne ; 2001, 528 pages. Note 35, pages 131-132 :

³⁵ FRANCISCO DE ROJAS ZORRILLA (1607-1648). *Le Point d'honneur* est le titre donné par Lesage à sa traduction de *No Hay amigo para amigo* (Il n'est pas d'ami pour l'ami). On trouvera la traduction d'une autre comedia de cet auteur, *Del rey abajo, ninguno o el labrador mas honrado* (Hormis le roi personne, ou le plus noble des paysans) dans *Théâtre espagnol du XVII^{ème} siècle*, éd. cit., p. 1285-1333.